



PARLE A LA TERRE....

Par LORENZO MASSON



Plus d'un patriote a lancé parfois son cri d'alarme sur la croissante émigration de nos populations rurales vers les grands centres urbains. D'après le ton dont chacun discourait sur ce sujet de si grave importance, on pouvait assez facilement discerner la couleur, l'intention ou la sincérité des promoteurs de l'agriculture. La diversité des motifs invoqués ou véritables, la jonglerie des responsabilités dont on se décharge encore les uns sur les autres, les protestations et les rectifications qui en rejaillissent, n'empêchent tout de même pas de se généraliser le dégoût des travaux champêtres. Et cet abandon des traditions paysannes n'est pas le propre d'une province, d'un pays, c'est une des grandes plaies de notre époque.

Aussi, devons-nous encourager l'inlassable persévérance avec laquelle nos gouvernants et les citoyens prévoyants plaident, dans leurs articles ou leurs conférences, contre le dépeuplement des campagnes, voire même en faveur du retour à la terre.

Mais où trouver le secret d'atténuer, sinon de supprimer l'attrait indéniablement puissant qu'exerce l'existence factice des cités sur la vie paisible des campagnes ? Et d'abord, n'est-ce bien que l'appât du gain, la perspective de distractions bruyantes et épicées, l'illusion d'une liberté complète, qui portent nos solides et radieux jeunes gens de la terre à grossir, dans les centres industriels et plutôt malsains, le nombre des mécontents, des déclassés et des parasités ? Quand on quitte ainsi, de gaieté de coeur, les séductions pourtant si diverses de nos belles campagnes salubres, pour ne gagner le plus souvent en ville qu'une dépression de forces physiques et morales, ne faut-il pas être étrangement aveuglé sur les richesses abstraites et matérielles qu'offre spontanément la terre à qui sait la comprendre et l'exploiter ?

Les ouvriers du sol ne quitteraient plus le village ou le rang natal, s'ils étaient mieux initiés aux mystères de la glèbe, qu'ils cultivent sans amour parce que sans admiration. Il est triste de voir diminuer le nombre des cultivateurs qui savent goûter la joie reconfortante d'une vie calme et laborieuse en contact avec la terre pourtant si féconde en trésors de toutes sortes.

Nos braves curés de campagne ne devraient-ils pas un peu plus souvent broder leurs allocutions sur la vieille, mais toujours juste exhortation du saint homme Job : "Parle à la terre et elle t'instruira". Ce ne serait pas non plus un mince mérite pour nos institutrices et nos maîtres d'école que de réussir à dessiller les yeux de nos paysans jeunes et vieux, dont plusieurs, hélas ! marchent comme des fantômes aveugles et méprisants à travers les splendeurs dont regorgent nos plaines, nos prés et nos bois. L'amour de la nature est un grand privilège, qui a le double avantage d'être particulièrement accessible aux âmes simples et aux bourses modestes.

L'incomparable beauté des horizons agrestes, les saines voluptés des heures rustiques ont été décrites par Jefferies, dans son "Pageant of Summer", avec trop de

magnificence pour ne pas mériter ici une traduction fragmentaire :

"Je m'attarde, dit-il, dans les longues herbes, à contempler les feuilles luxuriantes des arbres et à écouter les chansons qui remplissent les airs. Il me semble que je peux m'imprégner de cette vie ardente que les rayons du soleil et le vent du sud font éclore. Herbes folles, feuilles innombrables, vigueur prodigieuse du chêne qui étend au loin ses rameaux, pure joie du pinson et du merle, vous tous me donnez quelque chose de votre être. Dans le chant du merle, j'entends une note qui me pénètre ; lorsque l'ombre des feuilles se met à danser, c'est elles qui s'agitent, mais leur masse enchevêtrée m'appartient ; les fleurs aux mille formes ont reçu les baisers du matin. Comme je partage les sentiments de toutes choses, je reçois, en somme, une parcelle de leur plénitude de vie. Je ne peux m'en lasser ni rester assez longtemps. Les heures où l'esprit est absorbé par le spectacle de la beauté sont les seules où nous vivons véritablement ; aussi, plus nous restons en face d'elle, plus nous arrachons de moments précieux au temps inexorable. Ces heures-là, seules, ne sont pas perdues, ces heures qui absorbent l'âme et la remplissent de pure beauté. Voilà la véritable vie, tout le reste n'est que souffrance et illusion. Etre belle et être calme, sans inquiétude morale, tel est l'idéal de la Nature."

Comme les corvées du cultivateur, les devoirs du fermier, les privations du colon, s'allégeraient et s'égayeraient, si sa curiosité s'appliquait à observer le nombre et la variété, la destinée et les moeurs de ces êtres vivants, animaux et végétaux, qui l'entourent à coeur d'années, toujours prêts à satisfaire aussi bien ses besoins matériels que son intelligence en éveil. L'auteur de l'Imitation a bien raison de dire : "Si tu étais tout à fait droit de coeur, chaque créature serait pour toi un miroir de vie et un livre de sainte doctrine."

Les fleurs en particulier ont un charme plein de consolations pour l'âme la moins sensible : les gens de la terre ne peuvent-ils pas les aimer dans toute leur fraîcheur, telles qu'elles poussent dans leur milieu préféré ? au lieu qu'en ville les bouquets ont toujours l'air d'éprouver la nostalgie des bois et des champs où l'on peut vivre, croître et s'épanouir selon ses fantaisies. Des fleurs, mais il y en a pour tous les goûts ! Elles ne sourient pas seulement aux yeux, elles sympathisent aussi aux larmes du coeur ; bref, elles offrent ce caractère idéal, qu'on rencontre si rarement parmi les hommes, d'être à peu près toujours en harmonie avec notre disposition actuelle d'esprit.

Des fleurs aux feuilles, il y a moins qu'un pas. De quelles évocations les arbres ne sont-ils pas capables ? La gloire du chêne, la féminité du bouleau, la gravité du pin, la nonchalance du saule, la prière du peuplier, la timidité du tremble, le traditionnel sapin et l'"érable sacré", ne savent donc plus rien dire à nos déserteurs du sol ?

—C'est qu'on n'a pas tous l'âme sentimentale, me répondra-t-on.